

Pastoraloup 2020 : Instants d'estive

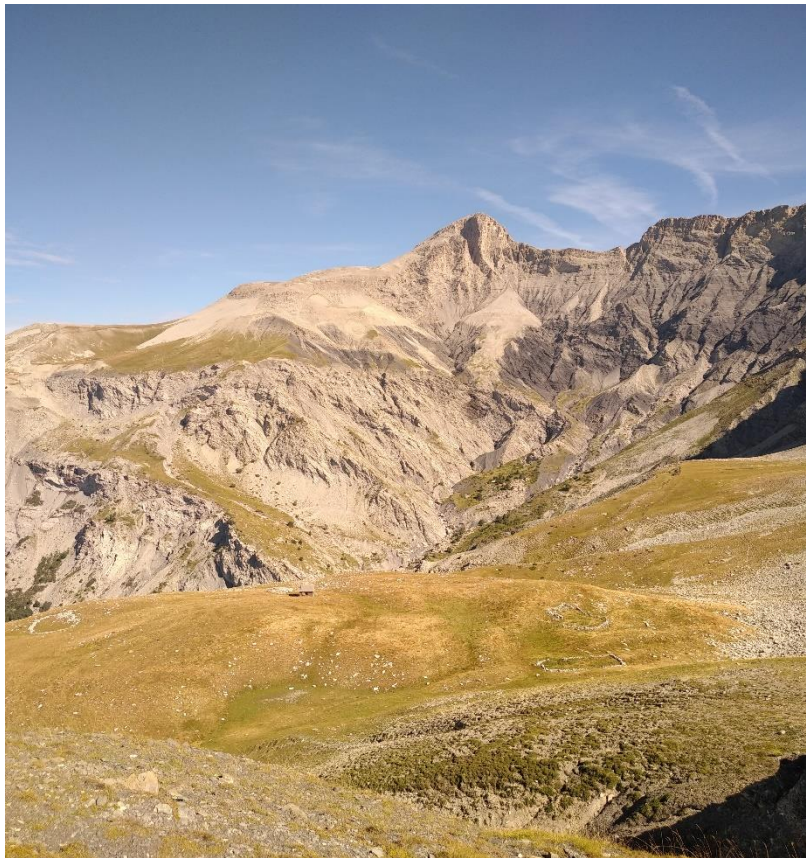
Le récit qui suit est tiré de notes prises en août 2020 durant une mission de surveillance nocturne en Haute Bléone, ces instants d'estive sont donc subjectifs et parcellaires. Ils n'en étaient pas moins riches. Puissent-ils permettre à qui les lira de s'évader un peu en ces temps de confinement...

Merci à l'éleveur, sa sœur, son beau-frère, le berger pour leur accueil et leur bienveillance, merci à Eric de m'avoir permis de profiter cette année encore de cet endroit magique !

Sébastien Milleville

Lundi 10 août.

Retour à Galèbre, 4 ans plus tard. La route a été pénible depuis Grenoble, plus de quatre heures pour finir



Une cabane minuscule dans un cirque sauvage

sous un ciel bien menaçant à Saume Longe. I. et L. étaient là, à l'ombre sous le noyer, toujours aussi accueillant.e.s. L'orage a tourné et puis le ciel s'est éclairci. J'ai pu monter à la cabane, éperonné par quelques coups de tonnerre tardifs... Le berger attendait devant la cabane, un regard affûté, solidement campé là, parce qu'il était à sa place. On a pu discuter pendant vingt minutes, de tout et de rien, comme ça au milieu de nulle part puis il est reparti vers sa cabane. J'ai pu m'installer dans celle de Galèbre. Toujours la même ambiance cossue, comme une parenthèse accueillante, minuscule au milieu d'un cirque sauvage et imposant. J'ai retrouvé un galet gravé : Seb –Pastoraloup 2016. Avec un brin de lavande. Je ne me souvenais pas avoir laissé ça. Je me souviens bien pourtant de la

sidération de ces trois semaines dans le monde des bergers. 4 ans plus tard, avec un coronavirus en liberté, des cheveux en moins et les cartilages un peu plus rongés, me revoilà donc à écrire ces lignes à la lumière de la bougie. Dehors, la nuit est noire, le ciel est partiellement couvert et l'on devine à peine quelques étoiles. La lumière tremblotante de la bougie ne suffit pas à éclaircir l'obscurité au-delà du halo de la fenêtre. Faute d'y voir, on se résout à écouter. On entend l'eau qui ruisselle au fond du vallon, quelques pierres qui roulent là-haut dans les barres, quelques cloches de vache qui tintinnabulent en face. L'écho

joue les rappels lorsque je siffle... Isis est venue quelques minutes plus tard : elle a surgi de la nuit, suivie de près par le chien du berger. Je crois qu'elle m'a reconnu et semblait contente de me revoir ici, elle aussi.

Mardi 11 août.



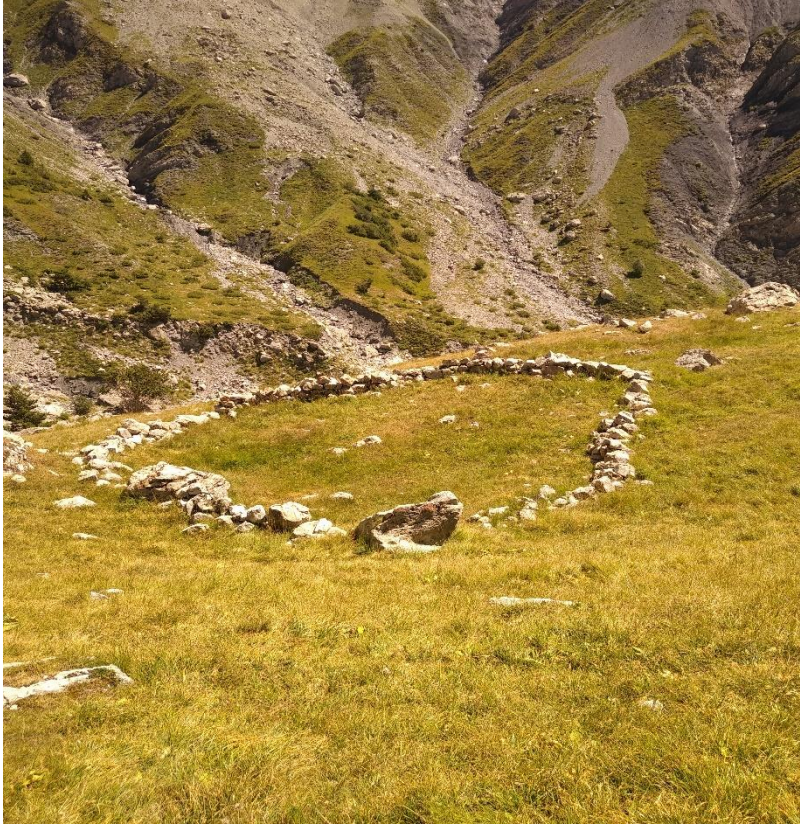
Une cabane accueillante

La nuit à la cabane a été à la hauteur : cette cabane est faite pour y passer ses nuits ! Mais il a bien fallu monter la tente à la couchade, sur une petite plateforme, juste assez grande, comme un nid d'aigle quelques dizaines de mètres sous les brebis. Je suis tombé sur « les chemins noirs » de Sylvain Tesson, lecture inspirée d'un de mes prédécesseurs, laissée à dessein. Cela fait plusieurs fois que je repousse l'occasion d'ouvrir ce livre. On y retrouve bien l'auteur, ses vagabonderies et autres

introspections géographiques ainsi toujours qu'un je-ne-sais-quoi de condescendant : peut-être les références culturelles qui parsèment le récit ? La lecture reste plaisante, allongé dans l'herbe, au soleil, devant cette cabane à laquelle ne conduit nul chemin noir, juste quelques cairns, des drayes, qui vont jusqu'au fond du vallon, aux abreuvoirs. J'en reviens. Il n'y a qu'un minuscule filet d'eau qui coule. Il a fallu patienter le temps que le bidon se remplisse. Avant d'arriver au captage, l'eau qui vient d'on ne sait trop où sous la Sèche ruisselle sur des dalles bien exposées au soleil et s'évapore. ... Mes pâtes cuisent dans le soleil couchant, qui éclaire le réchaud, pile dans l'axe de la porte. Les ombres se sont bien allongées et les rochers prennent la teinte de fin d'été des herbes sèches. Il va falloir songer à monter à la couchade, quitter le confort de la cabane pour s'immerger dans le dehors.

Mercredi 12 août.

Hier soir en montant à la couchade, j'ai été rejoint par le berger qui montait à grand train. Il avait vu un loup passer devant sa cabane, le toiser puis continuer sa route tranquillement. Le troupeau était inquiet, compact. On a attendu que le soleil se couche puis le berger est redescendu à sa cabane. Les chiens ont jappé presque toute la nuit et le troupeau s'est agité à deux reprises. L'un des chiens de protection qui est resté aux abords de la couchade aboyait furieusement vers le ravin à l'est. Heureusement pas de dégâts au départ du troupeau ce matin. La plus jeune des chiennes de protection boite cependant et elle a renoncé à suivre le troupeau lorsque celui-ci a démarré, tardivement. Les brebis se sont remises à chaumer sitôt après leur passage aux abreuvoirs.



Un ancien parc

Il fait beau, chaud, j'écris ces lignes allongé dans l'herbe devant la cabane. Je vais descendre à Saume Longe par l'Imérée, contempler les ruines de ce village d'autrefois. Pas de chemin noir à suivre pour s'y rendre, juste des drayes en pointillés, comme des cicatrices d'une époque révolue. On sent que ce vallon a une histoire dans laquelle les hommes ont fait une place aux brebis. Au moins depuis les anciens parcs qui le parsèment. Edifiés en pierres sèches, calibrés pour quelques dizaines de bêtes tout au plus, ils rappellent cette époque où la moindre langue de verdure au milieu des roches devait être mangée par un troupeau pour nourrir une famille. Les parcs semblent regroupés à plusieurs sur les grands quartiers quand les quartiers réduits n'en ont qu'un seul, édifié au milieu de nulle part

comme celui de la langue de verdure qui plonge de la cabane de Bellau vers le Galèbre. Sans doute chaque petit troupeau avait-il son parc attribué. J'imagine qu'il avait son berger ou sa bergère mais de cabane : nulle trace ! Lorsque les parcs sont plusieurs attenants, on pourrait parfois imaginer un petit abri coincé entre deux murs. Mais ceux-ci se réduisant à deux ou trois rangées de pierres sèches, on a du mal à croire que des êtres semblables à nous aient pu y faire autre chose qu'y survivre. Des dizaines ou des centaines ou des dizaines de centaines d'années plus tard, il ne reste que ces boucles de pierres sèches où l'herbe est un peu plus verte.

Jeudi 13 août

La nuit a été excessivement agitée. Après la soirée avec le berger, je suis monté à la couchade : les chiens étaient nerveux et jappaient sans arrêt. Le vent s'est levé, secouant sacrément la tente. Difficile de fermer l'œil. D'autant que le troupeau a bougé -en panique complète- plusieurs fois. Il a fallu attendre que la lune se lève, probablement entre 2 et 3 heures pour que le calme revienne. La journée s'en est ressentie : pas de rando aujourd'hui. Il faut dire que la météo n'y incitait guère avec des averses éparses. Le temps s'est heureusement dégagé en fin d'après-midi. J'écris ces quelques lignes à la frontale, assis sur mon tabouret, perché sous la couchade, tout petit sous les nuages. Au loin, je vois les lumières de Digne. À l'Ouest, j'entends un orage qui gronde, assourdi par la distance, un bon moment après la foudre que je vois tomber épisodiquement. Le flash de ces éclairs lointains illumine jusqu'aux nuages accrochés à la Sèche, et là une fraction de seconde, l'obscurité devient une photo en noir et blanc. Mais l'instant d'après, à la lumière

blafarde de ma frontale, la nuit qui entoure le papier humide de mon cahier semble encore plus sombre. J'éteins régulièrement pour m'assurer que les nuages circulent sans s'accumuler. Je n'ai absolument aucune envie de me prendre un orage avec pour seul abri ma tente. Juste en face de moi, j'aperçois une trouée dans les nuages où scintillent quelques étoiles...

Vendredi 14 août

L'orage m'a bien surpris. A peine la dernière phrase couchée sur mon cahier, la foudre est tombée d'un coup beaucoup plus près, sans doute entre les Monges et le Blayeul. Un flux d'énergie électrique concentrée, jaune orangé, qui frappe le sol. Qui déchire le silence, 15 secondes plus tard. Mécaniquement, j'ai compté, en repliant mon tabouret, filé à la tente, attendant le prochain. Aussi proche. J'ai récupéré mon duvet que j'ai bourré dans son sac que j'ai bourré dans le mien, fermé la tente et tracé droit dans la pente, pour rejoindre la draye qui traverse jusqu'au replat. J'étais à peine à la moitié de la descente que je recevais les premières gouttes, grosses, grasses. Puis la foudre est tombée toute proche avec son craquement caractéristique de l'air que l'on déchirerait comme un vulgaire voile de papier. Jugeant être déjà assez bas, j'ai commencé à tirer franchement à droite par les drayes, glissant de l'une à l'autre, sous une pluie désormais bien drue. Puis une pluie torrentielle, la foudre, des rafales qui hurlent. Arrivé sur le replat, dans la brume, je n'y voyais plus rien, ma frontale n'éclairait que des rideaux de pluie, dès que je relevais la tête, le vent et la pluie me fouettaient le visage. J'ai senti l'eau ruisseler partout, mes vêtements s'imbiber, s'alourdir. La foudre, le vent, la frontale qui éclairait mes pieds, j'ai fini par m'étaler de tout mon long dans l'herbe. Ma frontale s'est éteinte en m'écorchant le front. Quelques secondes de stupeur : le sol, le noir, l'orage. J'ai pu réussir à la rallumer et à me relever. Mais je ne reconnaissais plus rien : la brume autour, les rideaux de pluie et les rafales à ne voir que le sol. Je me souviens avoir monté un peu, trouvé un replat qui n'avait rien à faire là, à me dire que la cabane est à moins de 100 mètres sans savoir dans quelle direction.... Toujours du plat, une grosse pierre et une autre, les pierres à sel ! Monter tout droit, la cabane est sur la butte. Et puis soudain comme un bruissement immense a envahi l'espace, montant du sol : des petits grains de glace qui rebondissaient, glissaient à mes pieds, et bruissaient, translucides : la grêle, le froid qui tombe d'un coup. Heureusement, la cabane était là. Descendre le talus. Ouvrir la porte. Fermer la porte. L'oasis dans le vacarme.

Je raconte tout ça une quinzaine d'heures plus tard, allongé dans l'herbe devant la cabane. Il fait chaud, le sol est bien sec et l'herbe moelleuse. Tout autour de moi, c'est le bruissement des sauterelles et autres grillons qui monte du sol.

Samedi 15 août



Vers l'Ouest

Je suis allé me balader jusqu'à la cabane de Bellau – prononcer « Bé Là Haut ». Il faut déjà s'employer à rejoindre le torrent de Galèbre par un système de clapes et de vieilles moraines. Le torrent, guère plus large qu'une paire de chaussures, serpente dans un joli canyon formé par des blocs monumentaux de la taille d'une maison. La journée, du haut, on entend bêler des mouflons. Là rien du tout. J'ai remonté le torrent jusqu'au bas des quartiers de Bellau. L'ensemble est bien pentu, sans concession ni replat. La belle langue verte s'élève

pendant bien quatre cents mètres de dénivelé prise en étau entre l'à-pic qui mène au sommet et la falaise qui domine le torrent. A mi-chemin un éperon de blocs brisés semble sur le point de partir dans le torrent. La sente est peu marquée, raide, et coupe une pente qui dégueule dans le vide. Après ce passage assez impressionnant la sente chemine entre les plaques d'herbe et les rochers brisés pour mener à un dernier talus un peu raide qui soutient la prairie de la cabane. Elle est là, dans son écrin de verdure, à moitié ensevelie par cette végétation dopée à l'azote qui délimite le parc autour de la cabane. Au-delà l'herbe est bien présente, mais pas bien épaisse, on la devine chèrement gagnée contre le pierrier que les bergers ont repoussé en créant des petits tas de ses pierres sèches, qui sonnent clair lorsqu'on les foule. Sur la crête, un alignement de vieilles pierres et derrière des quartiers immenses. On voit jusqu'au Vercors, vers ce chez moi qui pourtant me semblait si loin. Pas vu âme qui vive en repartant, si ce n'est un groupe de bouquetins dans le canyon. J'ai fini la journée avec des pâtes au thon et au piment d'Espelette dans le soleil couchant, assis sur le rocher devant la cabane.

Dimanche 16 août

Journée ravitaillement avec l'orage aux troussees. A peine arrivé à Saume Longe en début d'après-midi qu'il menaçait déjà. Je comptais profiter un peu de l'après-midi aux Eaux Chaudes par exemple mais il a fallu remonter rapidement... Et finalement, l'orage m'a évité et le ciel s'est contenté de rester menaçant jusque vers 18 heures. Là, l'orage s'est annoncé de nouveau, et de loin, précédé par un arcus impressionnant : une proéminence nuageuse presque surnaturelle ! Le vent s'est levé brutalement, il a tonné, la pluie s'est mise à tomber mais cela est resté assez décevant compte-tenu de l'ambiance de fin du monde qui précédait tout ça... Dans la cabane, j'étais aux premières loges, ma bière à la main pour assister au spectacle ! Cerise sur le gâteau, le temps restant incertain et humide, les brebis se sont installées juste à côté de la cabane, près des anciens parcs. Avec le mauvais temps, leur couchade habituelle doit être trop ventée. Pas besoin de monter à la tente, ce soir, c'est donc une soirée cabane, un repas de fête au réchaud, des pâtes, du piment d'Espelette, avec la symphonie des sonnailles en fond sonore : il ne faut rien de plus...

Lundi 17 août

Les brebis sont reparties de leur couchade en plein milieu de la nuit. Le troupeau était stressé, fébrile. La pluie intermittente, la brume humide, les chiens qui aboient sans cesse, un endroit inhabituel : tout ça faisait beaucoup pour la nuit d'une seule journée. Le troupeau s'est donc scindé au milieu de la nuit, j'ai pu voir les cohortes de brebis menées par quelques chèvres décidées repartir vers la couchade. J'ai bien essayé de les rappeler mais il n'y avait pas grand-chose à faire... Même les chiens semblaient déconcertés, me jetant des coups d'œil qui semblaient dire, maintenant, vraiment ? Ils ne semblaient pas savoir s'il fallait partir avec les téméraires, ou rester avec les prudentes, au beau milieu de la nuit, comme ça ? Finalement même le lot des retardataires a fini par partir pour aller se placer dans les barres juste au-dessus de la cabane. Au matin, les deux groupes n'étaient toujours pas réunis. Celles qui avaient dormi dans les barres sont restées chaumer non loin de la cabane, feignant d'ignorer le reste du troupeau qui était à portée de sonaille...



Retrouvailles

C'est finalement l'un des chiens de protection, resté avec elles qui a fini par manœuvrer pour provoquer des retrouvailles qui suscitèrent de vives émotions bëlées et de joyeuses cabrioles ! Tout ce petit monde est alors parti en gambadant énergiquement vers les abreuvoirs avant de monter à la couchade alors que le soleil était déjà bien au couchant.

Mardi 18 août

La nuit a été éprouvante. Dès le crépuscule, les chiens étaient nerveux, sans laisser de répit entre leurs aboiements. D'abord dirigés vers le plateau sous la couchade. Puis latéralement, vers le ravin sur la gauche de la couchade. Je suis allé voir plusieurs fois, rien. Les chiens sont partis plusieurs fois après je ne sais quoi. J'ai mis du temps à me coucher. Pas moyen de fermer de l'œil avec les chiens qui jappent. Puis les sonnaillles, d'un coup toutes en même temps : alerte ! Sortir les bras du duvet, allumer la lampe – lumière éblouissante, gueuler pour les brebis là-haut, se contorsionner pour enfile son pantalon, puis sa veste, positionner la frontale, capuche, ouvrir la toile, prendre les chaussures, gueuler encore. Ça s'agite dans tous les sens. Les chiens jappent dans les aigus, exaspérés, j'ouvre le double toit, je gueule de nouveau j'éclaire là haut, des centaines d'yeux me fixent. Instant de répit. La chienne aboie vers le ravin et ses herbes hautes. J'éclaire, je gueule. Il est 3 heures du matin. Sans la lampe, la nuit n'est pas si sombre. Je finis de lacer mes chaussures. Le troupeau redémarre depuis la gauche, la chienne remonte à toute vitesse, je m'époumone à hurler. Tout le monde s'arrête. Et repart dans une folle débandade. La chienne remonte

avec la rage aux babines, dans le faisceau de la lampe, il me semble voir une ombre fugace disparaître dans les herbes hautes... Le troupeau s'est mis en branle en fuyant à l'opposé vers les barres. La chienne file dans les herbes hautes à la poursuite de l'ombre, sans doute. Je n'entends plus les autres chiens. D'un coup, le silence : le troupeau a basculé sur le versant qui domine la cabane. J'entends juste le vent. Je monte au filet, avec de temps en temps un bruit de sonnailles qui vient des barres, impossible de voir où sont les brebis, il y a plusieurs ressauts, des ravins.... Le filet est couché avec trois brebis qui y suffoquent. Parler doucement. Elles s'agitent, se débattent, s'étranglent encore plus. Je coupe les fils, elles partent les unes après les autres dans les barres rejoindre le troupeau. J'essaie de voir où elles vont, mais le temps que je rejoigne le passage, elles ont disparu. J'entends que ça bouge dans les barres, ça s'agite dans tous les sens. Je crains qu'une attaque les précipite dans le vide mais je ne vois rien. En cherchant à contourner la partie la plus raide, je m'attends à découvrir un tas de brebis en contrebas dans le faisceau de ma lampe. Mais non, tout le monde est là, bien tassé dans la partie la plus raide des barres. Aucune ne semble tombée, mais l'endroit me semble très précaire. Je ne m'approche pas plus, j'essaie de calmer le jeu, leur parler doucement, les rassurer. Je me dis que le loup ne viendra peut-être pas tenter sa chance là où les chiens ne veulent pas aller. En m'éloignant, je croise son regard, dans la nuit, je ne l'avais pas vue... Une brebis noire, hébétée, le museau ensanglanté, elle semble complètement désorientée. Dans le faisceau de la lampe, je vois les gouttes grenat de son sang qui ruissellent sur son pelage noir. Je m'approche doucement. Elle s'éloigne par réflexe. Elle n'a pas l'air de bien tenir sur ses pattes mais dès que je m'approche, elle s'écarte, quoique cela lui coûte. Je lui parle doucement. Pas grand-chose à faire. Attendre un peu. J'éclaire un semblant de draye qui file vers les barres où se trouve le reste du troupeau. Elle semble hésitante, tempore, puis file vers les siennes sans hésiter. Comme si l'instant d'avant était oublié.



Le paradis des bouquetins

Levé tard après tout ça, je suis quand même monté au Puy de la Sèche, le bien nommé, sous lequel j'avais manqué de conviction il y a 4 ans... Pas une goutte d'eau jusqu'au sommet. Après le grand triangle de la pente Sud de la Sèche, l'arête est longue, minérale et assez large : une magnifique platière de grès. Rugueux et adhérent. C'est le paradis des bouquetins. Mais même au paradis, la vie est courte. Je trouve les restes d'un cabri de l'année, la peau bien retroussée sur les pattes, les os

pas encore blanchis... Au loin ces congénères semblent téter les cailloux.

Mercredi 19 août

Il fait beau et chaud. Je pars demain alors j'en profite pour descendre ma poubelle et deux-trois affaires superflues pour la dernière nuit : mes « grosses » : je m'en passerai bien pour une nuit. Je descends par l'Iménée. Ce lieu me fascine. 1847 ou 1857 ? Je n'arrive pas à lire. Le milieu du XIXème. Il y a eu de la fierté devant toutes ces pierres taillées, édifiées en murs épais, organisées en voutes solides. Un siècle et demi



De pinèdes en robines

plus tard, il ne reste que des racines qui s'insinuent entre les voutes effondrées et font vaciller les murs. Le village lové au fond d'une vallée verte et riante n'a été habité que quelques dizaines d'années avant d'être déserté après la seconde guerre mondiale. On devine pourtant qu'il a contribué à modeler la vallée. On trouve autour du village des tas de pierres, des prairies faites à la main, le dos courbé à lutter contre les lais du torrent. On devine encore les rejets d'arbres cultivés, noyés dans les bosquets sauvages. Un petit canal irriguait le village et les cultures en aval. Les champs, parfois bordés de vieux murs s'étendent presque jusqu'à Pié Fourcha. L'herbe reste haute,

bien verte sous les pins. L'endroit respire la quiétude d'une vallée perdue. A Pié Fourcha, des murs en pierres sèches ont été refaits par des volontaires venu.e.s du monde entier. Plusieurs bâtiments sont magnifiquement refaits mais il n'y a personne. Je suis le « chemin de l'instituteur » ou chemin « David Bayle » jusqu'à Saume Longe. Le chemin s'étire de versants humides en ravins secs, de pinèdes en robines, pendant un long moment. L'instituteur ne manquait ni de souffle ni de courage...

Jeudi 20 août

Dernier jour. Lever aux aurores après une nuit calme et tranquille où les étoiles scintillaient par millions, au-dessus de cloches qui tintinnabulaient paisiblement : la nuit bucolique parfaite. Je descends ma tente à la cabane pour la sécher sur les replats qui s'ensoleillent vite le matin. Il me reste une dosette de café et un sucre égaré par là. Le ciel rosit bien, le Blayeul s'éclaire, la lumière tire sur le jaune dur. L'ombre devant la cabane se rétracte depuis la butte où l'herbe fume et les pierres blanchissent. Je file aux abreuvoirs faire



Le cirque de Galèbre au matin

un plein d'eau pour mon remplaçant qui montera tout à l'heure avec Eric. J'assiste patiemment à l'arrivée du soleil sur les abreuvoirs où l'eau coule goulument. Un autre jour commence.